

## LES PROTOCOLES DU SEXE

### Les protocoles du sexe

J'ai donné ce titre suite à certaines considérations que je me suis fait après avoir écouté une jeune fille de 13 ans qui m'interrogeait sur ce que nous appelons communément l'identité et l'identité de genre. Je suis allée relire l'essai de Freud "La morale sexuelle 'civilisée'". J'avais un peu oublié ce texte mais je découvre que Freud décrit, en 1908, la société civilisée et sa morale avec le développement croissant du nervosisme, de la même façon que nous en parlons dans notre société actuelle. La différence que je perçois est que Freud s'interrogeait sur les dégâts que les exigences de la morale sexuelle imposait aux citoyens et l'évaluait comme si le renoncement nécessaire à un progrès de la civilisation comportait en même temps pour la névrose - continue Freud - *"le fait que la névrose, où qu'elle porte et quel que soit celui chez qui on la rencontre, sache faire échouer le dessein civilisateur et se charge justement du travail des forces mentales réprimées, ennemies de la civilisation. Ainsi, en payant la docilité à ses prescriptions profondes par un accroissement de la maladie nerveuse, la société ne peut enregistrer un gain au prix d'un sacrifice, elle n'enregistre en fait aucun gain"*.

Plus augmentent les apparentes libertés et les conquêtes, plus augmente le malaise parce que tout ce que nous pensons être objet et droit de liberté suffoque ce qui résonne dans nos corps, soit le désir de vie et de la vie du sujet qui fait écho à travers la parole et le corps de l'autre. Les renoncements pulsionnelles, dont parle Freud, constituent pour les sujets cette limite nécessaire pour donner forme à l'existence du corps et cela non comme objet mais comme parole en mouvement qui le décrit et l'anime de toute la pulsion qui le constitue. Le corps existe s'il est traversé par la parole et le nom propre qui servent de support à la subjectivité singulière de l'être parlant. Pourtant je me demande ce qu'indiquent les malaises et les incertitudes sociales représentés par la multitude des activités pulsionnelles: ils sont les effets des renoncements ou de notre civilisation, ils ont créé d'autres modes de vivre la sexualité, l'amour et la jouissance? C'est une question.

En parlant de l'identité de genre, je me trouve dans l'embarras et je me demande s'il existe encore aujourd'hui l'identité en tant que réponse au genre masculin et féminin ou s'il y a des subjectivités en train de naître au-delà des genres, qui montrent une rupture, un dépassement ou une ré-élaboration des codes identitaires. Le concept d'identité a toujours promis et a toujours été nécessaire pour donner de la sécurité et de la stabilité au moi mais, de nos jours, l'insécurité et l'incertitude sont pour nous tous des éléments de transformation qui traverse nos scènes culturelles et les différents territoires du savoir, il semble apporter un changement dans les instances subjectives des personnes. L'observation est implicite, selon laquelle les sujets sont impliqués dans la sexualité et dans le rapport avec le sexe et l'identité de genre.

Dans notre culture, quelle place occupe le sexe, qu'est-ce que c'est? Nous l'avons enfermé dans les protocoles de nos vies communes pour supporter que le désir reste structurellement insatisfait. Les protocoles ont la fonction de rendre évanescentes les différences et garantir la "normalité" qui n'est rien d'autres que le paradigme de l'applatissage des différences.

Aujourd'hui ces protocoles organisent nos existences de façon particulière dans le contexte de la santé, du psychologique et du culturel, y compris à l'école où l'on médicalise les problèmes sains liés à la croissance. Depuis des années je travaille dans des centres d'écoute de diverses écoles et, avec le temps, j'ai assisté à une augmentation exponentielle de la détresse et des problèmes de la même façon qu'en parlait Freud, étant tous ou presque des manifestations de protestation d'une demande d'écoute sous-évaluée. Une demande venant d'adolescents qui ne trouvent pas la possibilité de se fier à l'adulte ou de sentir qu'il pourrait le faire. Au défi en tant que variante de leur demande d'amour, ils trouvent au contraire une réponse qui contient le même mutisme moral dont parle Freud, au point qu'ils font du sexe et du genre leur paradigme des différences. Ils inaugurent les multiples genres mais ne s'en servent que comme "fonction d'image". Pour eux c'est l'image qui compte parce que les exigences du corps pulsionnel sont encombrantes et ils ne les gèrent ni d'un point de vue émotif ni affectif, ils les font taire.

Freud d'abord puis Lacan ensuite, tous deux ont donné voix au corps en soutenant que la parole vient avant. Pour Lacan, l'être a en plus le fait de parler, en effet pour nommer l'inconscient et le libérer de la conscience et de ses paradigmes, il nous enseigne que la parole serait quelque chose en plus, qu'elle désignerait l'être parlant, dans le passage de l'être à l'avoir. "Le parlêtre pour Lacan est une manière de nommer l'inconscient, le parlêtre n'est pas un corps mais il a un corps". Ce concept est énorme mais il m'a servi pour comprendre quelque chose qui s'est présenté à mon écoute dans la parole d'une élève, qui s'interroge sur son nom et sur son corps qui change de façon inarrêtable chaque jour et qui se colore toujours plus de féminité.

Je dois recevoir Alex, je me prépare et je pense que je vais recevoir un élève et, en effet, la posture, l'habillement, et la mimique ainsi qu'une belle mèche de cheveux noirs qui lui couvrent les yeux me font croire qu'Alex est Alex. Le genre qu'il montre dans ses traits est celui d'un garçon qui bouge comme une fille mais...

Salut Alex, qu'est-ce que je peux faire pour toi?

Tu sais, je dois te dire que mon nom est Alice mais que je me suis battue pour qu'on m'appelle Alex, je suis Alex. Ici aussi à l'école tout le monde m'appelle Alex, à la maison aussi.

Le récit se dénoue entre une contradiction et une autre mais elle me parle de son corps et dit qu'elle ne réussit pas à le regarder dans le miroir, elle ne veut pas de ce corps et demande à ses parents d'accepter le nomadisme de son nom travesti au masculin.

Que demande Alice? Quel conflit psychique vit-elle dans ce passage de la croissance et qui la submerge? En plus je suis surprise par l'apparente désinvolture avec laquelle elle parle de son corps. Après quelques instants cependant l'émotion infléchit sa voix alors qu'elle me raconte qu'elle doit arrêter de faire du basket parce qu'elle ne supporte pas les regards de ses camarades quand elles prennent la douche ensemble. Son insupportation filtre dans sa voix qui tremble, et c'est justement l'émotion qui lui permet de se déplacer de là où elle pense être. Elle perçoit à travers le regard et la voix de ses camarades l'écho et les vibrations de son corps qui l'agitent. C'est la poussée pulsionnelle qui l'oblige à se cacher et à masquer la tyrannie inédite de son désir qu'elle ne connaissait pas et qui traverse son corps jusqu'au

point de lui faire peur, horreur. Elle a horreur des schémas culturels qui lui demandent de se conformer à un modèle de corps qui doit répondre aux critères ambiants? Mais surtout ce qui est important pour elle c'est de pouvoir être conforme au changement en s'appelant avec un autre nom. Elle charge son nom propre de faire le travail de s'occuper du désir pendant qu'elle masque son corps pour pouvoir l'accepter. Ces défenses qu'Alice décrit résument les diverses tentatives de construction de son être au monde avec la fantaisie de pouvoir le faire à travers le nomadisme de son nom. Son récit énumère toutes les incertitudes de l'adolescence et la douleur psychique qui l'invite à se raconter. Elle montre combien l'identité, même si l'assumer peut se faire de mille façons, est toujours et encore soutendue par la multiplicité. En effet elle se ressent être un sujet nomade, expression du passage à l'identité toujours en construction, surtout au moment de l'adolescence, moment qui correspond dans l'absolu à l'incertitude. Aucune identité n'est permanente et la subjectivation est un processus sans fin, le sujet est nomade de la même manière que le moi n'est pas maître chez lui. Alice ou Alex trouve sa demeure dans le nom qu'elle choisit de prendre pour défier les protocoles de la société en démontrant que les contours ne sont jamais fixes, mais définis par la différence sexuelle. Le corps n'est pas une simple catégorie biologique ni même sociologique mais un ensemble de forces intensives, voire une superficie d'inscription des codes sociaux et symboliques. La psychanalyse nous enseigne que la subjectivité procède de la sexuation, le sujet est toujours sexué, il est toujours fils du Parlêtre.

Mon interrogation reste la suivante: combien sommes-nous pris dans les schémas et les paradigmes psychanalytiques et combien nous avons encore à apprendre de ce que Lacan appelle le Parlêtre, ce qui a un corps et que Freud nous a enseigné à explorer, combien est-il urgent que nous nous mettions à repenser les fondements de la subjectivité humaine dans notre pratique et à faire une relecture du transfert qui est le fondement de l'existence du corps à travers la parole?